

teur, est un exemple frappant de l'illusion qu'un homme d'esprit a l'adresse ou le malheur de se faire à lui-même sur ses défauts les plus sensibles ; il est vrai que cette illusion avait moins en lui pour principe un amour-propre qui s'aveugle que l'erreur où il était de très-bonne foi sur la manière d'être qui lui était propre ; il croyait être naturel dans ses comédies, parce que le style qu'il prête à ses acteurs est celui qu'il avait lui-même, sans efforts comme sans relâche, dans la conversation. S'il ne pouvait se résoudre à dire simplement les choses même les plus communes, du moins la facilité avec laquelle il parlait de la sorte, semblait demander grâce pour ses écrits, parce qu'on pouvait croire, à sa brillante et abondante volubilité, qu'il parlait, en quelque sorte, sa langue maternelle, et qu'il lui aurait été impossible de s'exprimer autrement, quand il l'aurait voulu. On croit entendre dans ses pièces des étrangers de beaucoup d'esprit, qui, obligés de converser dans une langue qu'ils ne savent qu'imparfaitement, se sont fait de cette langue et de la leur un idiome particulier, semblable à un métal imparfait, mais faussement éclatant, qui aurait été formé par hasard de la réunion de plusieurs autres.

LE MARQUIS D'ARGENSON.

LA BATAILLE DE FONTENOY.

(Lettre à Voltaire.)

Monsieur l'historien, vous aurez dû apprendre dès mercredi au soir la nouvelle dont vous nous félicitez tant. Un page partit du champ de bataille le mardi à deux heures et demie pour porter les lettres ; j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq heures du soir à Versailles. Ce fut un beau spectacle que de voir le roi et le dauphin écrire sur un tambour, entourés de vainqueurs et de vaincus, morts, mourants, et prisonniers. Voici les anecdotes que j'ai remarquées.

J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche tout près du champ de bataille ; j'arrivai de Paris au quartier de Chin. J'appris que le roi était à la promenade ; je demandai un cheval, je joignis Sa Majesté près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des ennemis ; j'appris pour la première fois de Sa Majesté de quoi il s'agissait tout à l'heure (à ce qu'on croyait). Jamais je n'ai vu d'homme si gai de cette aventure qu'était le maître. Nous discutâmes justement ce point historique que vous traitez en quatre lignes, quels de nos rois avaient gagné les dernières batailles royales. Je vous assure que le courage ne faisait point tort au jugement, ni le jugement à la mémoire. De là on alla coucher sur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus gaie, jamais tant de bons mots. On dormit tout le temps qui ne fut pas coupé par des courriers et des aides de camp. Le roi chanta une chanson qui a beaucoup de couplets, et qui est fort drôle. Pour le dauphin, il était à la bataille comme à une chasse de lièvre, et disait presque : « Quoi ! n'est-ce que cela ? » Un

boulet de canon donna dans la boue et crotta un homme près du roi. Nos maîtres rirent de bon cœur du barbouillé. Un palefrenier de mon frère a été blessé à la tête d'une balle de mousquet; ce domestique était derrière la compagnie.

Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'est que c'est le roi qui a gagné lui-même la bataille par sa volonté, par sa fermeté. Vous verrez des relations et des détails; vous saurez qu'il y a eu une heure terrible où nous vîmes le second tome de Dettingue : nos Français humiliés devant cette fermeté anglaise, leur feu roulant qui ressemble à l'enfer, que j'avoue qui rend stupides les spectateurs les plus oisifs; alors on désespéra de la république. Quelques-uns de nos généraux, qui ont plus de courage de cœur que d'esprit, donnèrent des conseils fort prudents. On envoya des ordres jusqu'à Lille, on doubla la garde du roi; on fit emballer, etc. A cela le roi se moqua de tout, et se porta de la gauche au centre, demanda le corps de réserve et le brave Lowendal; mais on n'en eut pas besoin. Un faux corps de réserve donna. C'était la même cavalerie qui avait d'abord donné inutilement; la maison du roi, les carabinières, ce qui restait tranquille des gardes françaises; des Irlandais excellents, surtout quand ils marchent contre des Anglais et Hanovriens. Votre ami, M. de Richelieu, est un vrai Bayard; c'est lui qui a donné le conseil et qui l'a exécuté, de marcher à l'infanterie comme des chasseurs ou comme des fourrageurs, pêle-mêle, la main baissée, le bras raccourci, maîtres, valets, officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité française, dont on parle tant, rien ne lui résiste; ce fut l'affaire de dix minutes que de gagner la bataille avec cette botte secrète. Les gros bataillons anglais tournèrent le dos; et, pour vous le faire court, on en a tué quatorze mille.

Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette affreuse boucherie : jamais tant de canons ni si gros n'ont tiré dans une bataille générale qu'à celle de Fontenoy; il y en avait cent. Monsieur, il semble que ces pauvres ennemis aient voulu à plaisir laisser arriver tout ce qui leur devait être le plus malsain, canon de Douai, gendarmerie, mousquetaires.

A cette charge dernière dont je vous parlais, n'oubliez pas une anecdote. Monsieur le dauphin, par un mouvement naturel, mit

l'épée à la main, de la plus jolie grâce du monde, et voulait absolument charger; on le pria de n'en rien faire. Après cela, pour vous dire le mal comme le bien, j'ai remarqué une habitude trop tôt acquise de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agonisants, des places fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua, et que j'eus besoin d'un flacon. J'observais bien nos jeunes héros, je les trouvai trop indifférents sur cet article; je craignis pour la suite de leur longue vie que le goût vint à augmenter par cette inhumaine curée.

Le triomphe est la plus belle chose du monde, les Vive le roi, les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les compliments du maître à ses guerriers; la visite des retranchements, des villages et des redoutes si intactes; la joie, la gloire, la tendresse; mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine.

Sur la fin du triomphe, le roi m'honora d'une conversation sur la paix; j'ai dépêché des courriers.

Le roi s'est fort amusé hier à la tranchée; on a beaucoup tiré sur lui; il y est resté trois heures. Je travaillais dans mon cabinet, qui est ma tranchée; car j'avouerai que je suis bien reculé de mon courant par toutes ces dissipations. Je tremblais de tous les coups que j'entendais tirer. J'ai été avant-hier voir la tranchée en mon petit particulier; cela n'est pas fort curieux de jour. Aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* sous une tente, avec une salve générale de l'armée, que le roi ira voir du mont de la Trinité; cela sera beau.

BAILLY.

BEAUTÉS DE L'ÂGE D'OR.

L'âge d'or n'est point le tableau d'une jeunesse passée; ce n'est pas non plus un tableau de fantaisie : voici selon moi l'histoire de son origine.

On vivait plus difficilement jadis parce que la terre était moins cultivée : de là la nécessité d'envoyer au loin des colonies, de chasser hors de l'habitation nationale des essaims nombreux, comme font encore de nos jours les abeilles. Les hommes en se multipliant ainsi se sont rapprochés; la guerre est née de leur rencontre, et la destruction a suppléé bientôt l'usage incommode des colonies. Les abeilles sont le seul peuple qui l'ait conservé, parce qu'elles n'ont point encore imaginé l'excellent remède de se détruire dans sa patrie, pour s'éviter l'ennui de vivre dans une terre étrangère. Un de ces essaims d'hommes s'est avancé vers l'Inde. La jeunesse bannie de son pays ne l'a point quitté sans douleur; elle a trouvé un ciel plus beau, une terre plus fertile, mais ce n'était pas le sol natal; ce n'était plus ce ciel dont la lumière avait d'abord frappé sa vue; ce n'était plus cette terre où l'on avait commencé à vivre, cette terre témoin des soins paternels, des jeux de l'enfance, où l'on avait reçu les premières impressions du plaisir et du bonheur. Les yeux se tournaient sans cesse vers cette première patrie, et lorsque la jeunesse eut produit une génération nouvelle, on leur exagérait sans doute tout ce qu'ils avaient perdu. Le goût du merveilleux n'avait pas besoin de rien ajouter à ces peintures. La première jeunesse est vraiment l'âge d'innocence. D'ailleurs, ces tableaux, tracés dans le souvenir, sont vus comme dans le lointain; tous les traits s'adoucissent par l'éloignement. Les vices paraissent

moins odieux à travers ce voile; les maux s'oublient, et la vertu, seule digne de la mémoire des hommes, conserve ses traits dans leur pureté et dans leur éclat. Vous jugez bien que les vieillards qui faisaient ces récits, ne manquaient pas d'ajouter que dans cette terre regrettée les fruits étaient plus beaux, meilleurs, les nourritures plus succulentes, plus tendres, que la salubrité de l'air y rendait les corps plus sains et plus robustes : on n'y était jamais malade. Enfin cette terre ancienne avait tout l'avantage que l'ascension de la vie a sur son déclin, et la jeunesse sur la décrépitude. Ces peintures, quoique de la plus haute antiquité, se sont conservées par le charme de la poésie, et surtout par l'éducation, par le ministère des vieillards, qui apprenaient ces choses à leurs enfants. Les traditions, les faits s'altèrent toujours un peu par cette transmission, mais ils se gravent plus profondément et se conservent peut-être mieux que par l'écriture : l'oreille est moins distraite que l'œil, la conversation occupe l'esprit entier; les discours de pères, les faits dont ils étaient dépositaires étaient une partie de leur succession.

Elle a été fidèlement recueillie, puisqu'elle a passé jusqu'à nous.

L'âge d'or, cette fable séduisante, n'est donc que le souvenir conservé d'une patrie abandonnée, mais toujours chère.

L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

DEUX ORIENTALISTES.

J'avais beaucoup de loisir au séminaire ; j'étudiai la langue arabe ; j'en recueillis toutes les racines dans l'immense dictionnaire de Galius, et je composai des vers techniques détestables que j'eus beaucoup de peine à retenir, et que j'oubliai bientôt après. Pour joindre la pratique à la théorie, j'avais fait connaissance avec un jeune maronite, élevé à Rome, au collège de la Propagande, et établi à Marseille auprès d'un de ses oncles, qui faisait le commerce du Levant. Il venait tous les jours chez moi, et nous parlions arabe. Un jour il me dit que je rendrais un vrai service à plusieurs maronites, arméniens et autres catholiques arabes, qui n'entendaient pas assez le français, si je voulais leur annoncer la parole de Dieu en leur langue. Il avait quelques sermons arabes, d'un jésuite prédicateur de la Propagande ; nous choisîmes le moins absurde de tous, je l'appris par cœur. Mes auditeurs, au nombre de quarante environ, dans une salle du séminaire, trouvèrent un accent étranger dans ma prononciation, mais furent d'ailleurs si contents qu'ils me demandèrent avec instance un second sermon. J'y consentis, et le lendemain quelques-uns d'entre eux vinrent me prier de les entendre à confesse : mais je leur répondis que je n'entendais pas la langue des péchés arabes.

Ce n'était là qu'une scène de folie : en voici une qui peut servir de leçon contre le charlatanisme de l'érudition. Mon maître avait dressé, pour mon usage, quelques dialogues arabes, qui contenaient, par demandes et par réponses, des compliments, des questions, et différents sujets de conversation, par exemple : Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ? — Fort bien à vous ser-

vir. — Il y a longtemps que je ne vous ai vu. — J'ai été à la campagne, etc.

Un jour, on vint m'avertir qu'on me demandait à la porte du séminaire. Je descends, et me vois entouré de dix ou douze des principaux négociants de Marseille. Ils amenaient avec eux une espèce de mendiant qui était venu les trouver à la Loge (à la bourse) : il leur avait raconté qu'il était juif de naissance, qu'on l'avait élevé à la dignité de rabbin ; mais que, pénétré des vérités de l'Évangile, il s'était fait chrétien ; qu'il était instruit des langues orientales, et que, pour s'en convaincre, on pouvait le mettre aux prises avec quelque savant. Je fus tellement effrayé, qu'il m'en prit la sueur froide. Je cherchais à leur prouver qu'on n'apprend pas ces langues pour les parler, lorsque cet homme commença tout à coup l'attaque avec une intrépidité, qui me confondit d'abord. Je m'aperçus, heureusement, qu'il récitait en hébreu le premier psaume de David, que je savais par cœur. Je lui laissai dire le premier verset, et je ripostai par un de mes dialogues arabes. Nous continuâmes, lui par le deuxième verset du psaume, moi par la suite du dialogue. La conversation devint plus animée ; nous parlions tous deux à la fois et avec la même rapidité. Je l'attendais à la fin du dernier verset : il se tut en effet ; mais, pour m'assurer l'honneur de la victoire, j'ajouterai encore une ou deux phrases, et je dis à ces messieurs que cet homme méritait, par ses connaissances et par ses malheurs, d'intéresser leur charité. Pour lui, il leur dit dans un mauvais baragouin qu'il avait voyagé en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie, en Turquie, et qu'il n'avait jamais vu un si habile homme que ce jeune abbé. J'avais alors vingt-un ans.

Cette aventure fit du bruit à Marseille. J'avais cependant cherché à prévenir l'éclat, car je l'avais racontée fidèlement à mes amis ; mais on ne voulut pas me croire, et l'on s'en tint au merveilleux.

PLATON.

Platon avait reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé; mais il l'avait rétablie par un régime austère, et il ne lui restait d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie, habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres.

Il avait les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il s'exprimait avec lenteur; mais les grâces et la persuasion semblaient couler de ses lèvres.

Sa mère était de la même famille que Solon, et son père rapportait son origine à Codrus, dernier roi d'Athènes. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différents exercices du gymnase remplirent tous ses moments. Il était né avec une imagination forte et brillante. Il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère et les brûla.

Il crut que le théâtre pourrait le dédommager de ce sacrifice: il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparaient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèse avait détruit les bons principes et corrompu les mœurs: la gloire de les rétablir excita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendait avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il serait en état de déployer son zèle et ses talents; mais les secousses qu'essuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui, en peu de temps, présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate, son maître et son ami, les réflexions que tant d'événements produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernements sont attaqués de maladies incurables, que les affaires des mortels sont, pour ainsi

dire, désespérées, et qu'ils ne seront heureux que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connaissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue, il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Égypte, partout où l'esprit humain avait fait des progrès.

Il avait environ quarante ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit: « Vous parlez comme un radoteur. — Et vous comme un tyran, » répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournait en Grèce qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetterait à la mer, ou qu'il s'en déferait comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit; et l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante: « Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys. »

A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien ni par la persuasion, ni par la force; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avait parcourues; et, conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avaient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogue. Socrate en est le principal interlocuteur; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui fait des ennemis: il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate; mais l'adresse avec laquelle il la manie, et différents traits qu'on pourrait citer de lui, prouvent qu'il avait, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant, ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus.

Il a des vertus en effet; les unes qu'il a reçues de la nature, d'autres qu'il a eu la force d'acquérir. Il était né violent; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paraît être sa première, ou plutôt son unique passion; je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans faiblesse et sans rigidité leurs penchants vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons. De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme: vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Éthiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler.

CARON DE BEAUMARCHAIS.

LES MALHEURS QUE DÉSIRAIT BEAUMARCHAIS.

(Exorde du quatrième Mémoire.)

Si l'être bienfaisant qui veille à tout m'eût honoré de sa présence un jour, et m'eût dit: « Je suis Celui par qui tout est; sans moi tu n'existerais point; je te douai d'un corps sain et robuste; j'y plaçai l'âme la plus active; tu sais avec quelle profusion je versai la sensibilité dans ton cœur, et la gaieté sur ton caractère; mais, pénétré que je te vois du bonheur de penser, de sentir, tu serais aussi trop heureux, si quelques chagrins ne balançaient pas cet état fortuné; aussi tu vas être accablé sous des calamités sans nombre; déchiré par mille ennemis; privé de ta liberté, de tes biens; accusé de rapines, de faux, d'imposture, de corruption, de calomnie; gémissant sous l'opprobre d'un procès criminel; garrotté dans les liens d'un décret; attaqué sur tous les points de ton existence par les plus absurdes *on dit*; et ballotté longtemps au scrutin de l'opinion publique, pour décider si tu n'es que le plus vil des hommes, ou seulement un honnête citoyen. »

Je me serais prosterné, et j'aurais répondu: « Être des êtres, je te dois tout, le bonheur d'exister, de penser et de sentir; je crois que tu nous as donné les biens et les maux en mesure égale; je crois que ta justice a tout sagement compensé pour nous, et que la variété des peines et des plaisirs, des craintes et des espérances, est le vent frais qui met le navire en branle et le fait avancer gaiement dans sa route.

« S'il est écrit que je dois être exercé par toutes les traverses que ta rigueur m'annonce, tu ne veux pas apparemment que je succombe